



HAL
open science

La fin d'un modèle

Pierre Fasula

► **To cite this version:**

Pierre Fasula. La fin d'un modèle. Archives de Philosophie, 2018, 81, 10.3917/aphi.813.0537 . hal-03928960

HAL Id: hal-03928960

<https://hal.science/hal-03928960v1>

Submitted on 21 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La fin d'un modèle »

Pierre Fasula (Univ. Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Plier le réel au modèle

Wittgenstein est connu entre autres pour sa critique du modèle en tant que le réel devrait s'y plier. Comme le décrit Christiane Chauviré dans *Voir le visible : la seconde philosophie de Wittgenstein*, sont concernées par cette critique un certain nombre de grandes figures au yeux de Wittgenstein¹. Ce serait ainsi le cas de Freud quand il affirme par exemple que « l'anxiété est toujours, d'une façon ou d'une autre, une répétition de l'anxiété que nous avons éprouvée à la naissance² », ou bien que « tous les rêves sont la satisfaction d'un désir sous la forme d'une hallucination³ ». Ce qui pose problème dans ce dernier cas, c'est l'universalité supposée de l'explication :

Il est probable qu'il y a de nombreuses formes différentes de rêves et qu'il n'y a pas qu'un seul type d'explication qui s'applique à eux tous. Exactement comme il y a de nombreuses sortes différentes de plaisanteries, ou exactement comme il y a de nombreuses sortes différentes de langages. [...] [Freud] voulait trouver une explication unitaire qui montrerait ce que c'est que rêver. Il voulait trouver *l'essence* du rêve. Et il aurait écarté toute idée qui aurait tendu à suggérer qu'il pourrait avoir raison partiellement, sans avoir raison absolument⁴.

Ce qui importe aux yeux de Wittgenstein, contrairement à Freud, c'est la diversité des types de rêves, tout aussi réelle que la diversité des types de plaisanteries ou de (jeux de) langage, et vouloir trouver l'essence du rêve, c'est à la fois passer à côté de cette diversité et l'uniformiser, la plier au modèle adopté.

Le même problème se poserait dans le cas de Spengler qui, dans *Le déclin de l'occident*, compare l'histoire des cultures à la vie de plantes, de sorte qu'elles auraient nécessairement une naissance, un développement et un déclin⁵. La

¹ Christiane Chauviré, *Voir le visible : la seconde philosophie de Wittgenstein*, Paris, PUF, 2003, p. 72 sq.

² Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard, 1992, trad. J. Fauve, p. 91.

³ *Id.*, p. 97-98.

⁴ *Id.*, p. 98-99.

⁵ Oswald Spengler, *Le déclin de l'occident*, Paris, Gallimard, 1976, trad. M. Tazerout, p. 33 : « Au lieu de cette image monotone d'une histoire universelle à forme linéaire, qu'on ne peut conserver qu'en fermant les yeux sur la masse écrasante des faits, je vois le théâtre d'une variété de cultures grandioses qui croissent avec une puissance cosmique originelle au sein d'un paysage maternel, qui sont liées chacune à ce paysage durant le cours entier de leur

remarque de Wittgenstein sur ce point est connue. Faute de comprendre le fonctionnement adéquat d'une comparaison,

[...] tout ce qui vaut pour le paradigme de la théorie, on le prétendra valable *volens nolens* également pour l'objet dont on fait la théorie, et l'on prétendra qu'« il doit toujours... ».

Or cela vient de ce que l'on cherche à s'appuyer dans la théorie elle-même sur les caractéristiques du paradigme. Mais du fait que l'on mélange paradigme et objet, on se voit contraint d'attribuer dogmatiquement à l'objet ce qui ne doit caractériser que le paradigme. On croit par ailleurs que la théorie n'aurait pas l'universalité qu'on veut lui donner si elle ne s'accordait vraiment qu'avec le premier cas. Mais le paradigme doit justement être proposé comme tel ; c'est-à-dire comme caractérisant toute la théorie, dont il détermine la forme. Il est par conséquent au sommet, et s'il est universel c'est parce qu'il détermine la forme de la théorie, et non parce que tout ce qui vaut pour lui, et pour lui seul, devrait être énoncé de tous les objets de la théorie⁶.

On retrouve ici une remarque adressée à Freud concernant une racine du problème : de telles explications sont censées valoir pour tous les cas. Mais Wittgenstein décrit surtout la difficulté que cette exigence d'universalité alimente : cherchant une explication universelle, ces auteurs projettent dans l'objet ce qui ne vaut que pour le modèle ou paradigme, les deux termes semblant synonymes chez lui.

On pourrait ainsi multiplier les descriptions des lieux où Wittgenstein débusque cette démarche tout à fait problématique, y compris dans son propre *Tractatus*. Comme le souligne Christiane Chauviré, « le cas le plus remarquable en philosophie de modèle unique pour tous les cas, où l'*Urbild* est employé de manière à déformer le réel, est l'assimilation de toute proposition à une image dans le TLP⁷. » Un cas est pris, celui d'une proposition semblable à une image, et devient le modèle de tous les autres cas, c'est-à-dire le modèle auquel tous les cas doivent se conformer et que l'on doit retrouver dans tous ces autres cas. Quoi qu'il en soit, au-delà toutes les occurrences de cette analyse revient la même critique : « On est alors toujours tenté, sinon de vouloir la changer, du

existence, qui impriment chacune leur *propre* forme à leur substance, l'humanité, et qui ont chacune leur idée, leurs passions, leur vie, leur volonté, leur sentiment, leur mort *propres*. [...] Elles appartiennent, comme les plantes et les animaux, à la nature vivante de Goethe, non à la nature morte de Newton. Je vois dans l'histoire universelle l'image d'une éternelle formation et transformation d'un devenir et d'un trépas miraculeux des formes organiques. »

⁶ Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, Paris, Gallimard, 2002, trad. G. Granel, p. 68.

⁷ Christiane Chauviré, *Voir le visible*, *op. cit.*, p. 74.

moins d'étendre la réalité conformément à ce schéma⁸ », c'est-à-dire de déformer, de contrefaire ou de falsifier le réel.

Une question d'ajustement

Quelles conséquences en tirer concernant l'usage de modèles ? Faut-il abandonner l'usage de modèles au profit de descriptions, comme on pourrait être tenté de le comprendre à partir des *Recherches philosophiques* ? C'est ainsi que l'on pourrait lire en effet les §89-133, qui commencent par critiquer l'idéal d'une logique comme quelque chose de sublime et finissent par recommander la pure et simple description, par exemple :

101. Du vague en logique – dirions-nous – il ne peut y en avoir. Nous vivons alors dans l'idée que l'idéal « *doit nécessairement* » se trouver dans la réalité. Alors que nous ne voyons pas encore *comment* il s'y trouve et que nous ne comprenons pas l'essence de ce « doit nécessairement ». Nous croyons qu'il doit nécessairement se trouver en elle, car nous croyons déjà le voir en elle⁹.

124. La philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc, en fin de compte, que décrire¹⁰.

En un sens, telle est bien la voie empruntée par Wittgenstein, et telle aurait dû être celle de Freud et Spengler : décrire, respectivement les types de rêves et les types de cultures, sans les soumettre à un modèle. Mais il ne faudrait pas arriver trop vite à cette idée, le risque étant de passer à côté de ce qui fait vraiment problème chez Freud et Spengler (par exemple) et des usages corrects possibles d'un modèle.

Pour en rendre compte, on peut partir d'une distinction assez générale mais importante, entre deux types d'ajustement entre le discours et la réalité : soit le discours s'ajuste à la réalité, soit la réalité s'ajuste au discours. On trouve cette distinction chez Austin¹¹ mais aussi chez Anscombe, qui en offre une illustration très claire :

32. Un homme peut faire le marché, une liste de courses à la main. La relation de cette liste aux choses qu'il achète est exactement la même, que la liste lui ait été donnée par sa femme, ou que ce soit la sienne propre. En revanche, la relation est différente si une liste des achats est établie par un

⁸ Ludwig Wittgenstein, *Dictées à Friedrich Waismann et pour Moritz Schlick. Années 1930*, Paris, Vrin, 2015, A. Soulez (éd.), p. 195.

⁹ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2004, trad. F. Dastur et alii, p. 81.

¹⁰ *Id.*, p. 87.

¹¹ John L. Austin, « How to Talk – Some Simple Ways », in *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1961, p. 141.

détective qui l'a pris en filature. S'il a fait la liste lui-même, elle exprimait son intention. Si c'est son épouse qui la lui a donnée, elle a le rôle d'un ordre. En quoi l'ordre et l'intention ont-ils la même relation à ce qui arrive, et non le rapport du détective ? Précisément en ceci que si la liste ne concorde pas avec ce que l'homme achète, et si c'est uniquement en cela que consiste l'erreur, alors l'erreur n'est pas dans la liste mais dans l'action [...] En revanche, si le rapport du détective ne s'accorde pas avec ce que l'homme achète effectivement, l'erreur se trouve dans le rapport¹².

Qu'il y ait deux directions d'ajustement se voit à ce que l'on corrige soit la réalité, c'est-à-dire le contenu du cabas, pour qu'elle soit conforme à l'intention ou l'ordre exprimé dans la liste, soit le discours, la liste, pour qu'il soit conforme à la réalité que le détective doit décrire.

Quel est maintenant l'intérêt de cette distinction, à supposer qu'on la transforme légèrement en parlant de deux possibilités d'ajustement entre un modèle et la réalité ? Ce que Wittgenstein souligne, c'est d'abord que les modèles de Freud ou Spengler ne s'ajustent pas à la réalité des rêves et des cultures : ils ne rendent pas compte de leur diversité. Cependant, à ses yeux, le problème ne se trouve pas là mais dans la tentation que cela fait naître, dont il faut souligner l'ambiguïté : on peut être tenté « *sinon de vouloir la changer*, du moins d'étendre la réalité », une absence de changement qui reste pourtant une falsification ou une contrefaçon du réel.

Doit-on alors comprendre qu'au lieu d'ajuster le modèle au réel, c'est le réel qu'on ajuste au modèle, de même qu'on modifie le contenu du cabas pour qu'il corresponde à la liste de courses ? Ce n'est évidemment pas le cas : tous les rêves ne sont pas devenus d'un même type parce que Freud avait pris pour modèle les rêves de désir ; toutes les cultures n'ont pas connu la même évolution du fait que Spengler avait pris pour la modèle la croissance et la décroissance d'une plante ; toutes les propositions ne sont pas devenues des images du fait que Wittgenstein les a pensées sur le modèle de la proposition-image. Mais doit-on alors en conclure que Wittgenstein a tort de parler d'une falsification ou d'une contrefaçon du réel ? Doit-on se contenter de dire qu'il y a simplement mauvais ajustement du modèle au réel ? La question est plutôt : qu'est-ce ce qui est falsifié, contrefait par le modèle ? Et la réponse que l'on peut avancer est : non pas la réalité, mais nos descriptions de la réalité. Ce que Wittgenstein critique chez Freud et Spengler par exemple, c'est leur manière de falsifier non pas les rêves et les cultures, mais la description des rêves et des cultures.

Ajuster les descriptions au modèle

¹² G. E. M. Anscombe, *Intention*, Paris, Gallimard, 2002, trad. M. Maurice et C. Michon, p. 106-107.

Chez Wittgenstein, cette question de la falsification des descriptions ne va pas de soi. Certes, il affirme dans les *Recherches philosophiques* que « la philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc, en fin de compte, que le décrire¹³. » Cependant, c'est là aussi l'objet d'un questionnement, par exemple dans un passage où le parallèle avec Freud est significatif :

Pourquoi ne dois-je pas employer d'expressions à l'encontre de leur usage originel ? N'est-ce pas ce que fait, par exemple, Freud, quand il nomme « rêve de désir » même un rêve d'anxiété ? Où est la différence ? Dans la perspective scientifique le nouvel usage est justifié par une *théorie*. Et si la théorie est fautive, alors il faut aussi abandonner ce nouvel usage, cet usage par extension. Mais en philosophie un tel usage par extension ne s'appuie point sur des opinions, vraies ou fausses, concernant des processus de la nature. Aucun fait ne le justifie, aucun ne peut l'étayer¹⁴.

Il n'est plus question ici d'une falsification de la réalité, ni même d'une falsification des descriptions de la réalité : il s'agit d'une pratique tout à fait légitime dans un cadre scientifique, dans laquelle une description ordinaire est modifiée au profit d'une autre, en fonction d'un modèle. De même, dans le passage des *Remarques mêlées* où il critique la manière dogmatique dont Spengler utilise le modèle de la croissance organique pour décrire les cultures, Wittgenstein affirme que « le paradigme doit être justement proposé comme tel ; c'est-à-dire comme caractérisant toute la théorie, dont il détermine la forme¹⁵. » On comprend précisément que le modèle détermine la forme de la description des phénomènes.

Que des descriptions de la réalité soient ajustées à un modèle peut donc être tout à fait légitime, à savoir : quand la perspective est scientifique, quand il y a une théorie pour justifier le nouvel usage d'un terme ou d'une expression. Le critère peut sembler général, mais Wittgenstein en offre une description assez précise dans le *Tractatus*, quand il rend compte des « vues a priori » comme le principe de raison suffisante ou de continuité de la nature, ainsi que de la mécanique newtonienne :

6. 341 – La mécanique newtonienne, par exemple, uniformise la description du monde. Figurons-nous une surface blanche, avec des taches noires irrégulières. Nous disons alors : tout ce qui ressort comme image, je puis toujours en donner une description aussi approchée que je veux, en recouvrant la surface d'un quadrillage convenablement fin et en disant de chaque carreau s'il est blanc ou noir. J'aurai ainsi uniformisé la description de la surface. Cette forme unique est arbitraire, car j'aurais pu

¹³ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁴ Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, *op. cit.*, p. 106.

¹⁵ *Id.*, p. 68.

utiliser avec le même succès un réseau à mailles triangulaires ou hexagonales. Il se peut que la description au moyen d'un réseau à mailles triangulaires soit plus simple ; ce qui veut dire que nous pourrions décrire plus exactement la surface au moyen d'un réseau à mailles triangulaires plus grossier qu'avec un quadrillage plus fin (ou inversement), et ainsi de suite. Aux différents réseaux correspondent différents systèmes de description du monde¹⁶.

Les principes mentionnés tout comme le choix de telle ou telle géométrie sont des mises en forme des descriptions de la réalité. Ainsi, ce n'est évidemment pas la réalité qui leur est ajustée, mais les descriptions de celle-ci : « Il n'y a qu'une chose au monde que nous puissions postuler : notre mode d'expression. Le comportement des faits, nous ne pouvons pas le postuler¹⁷. »

Que faire alors de Freud et Spengler ? Sont-ils concernés par ce type d'usage de modèles ? Dans le premier cas, il est vrai que Wittgenstein précise sa propre démarche par contraste avec Freud et la perspective scientifique. Mais le but n'est pas de faire de Freud un exemple de cette perspective scientifique, la psychanalyse n'ayant pour Wittgenstein rien d'une science ni d'une théorie dans laquelle on pourrait modifier nos descriptions, redécrire les phénomènes, en fonction de modèles¹⁸. Le problème ne se réduit d'ailleurs pas à celui de l'adoption d'une démarche proprement scientifique. Au mieux, la psychanalyse se retrouverait dans la situation de la psychologie qui possède effectivement des méthodes expérimentales, sans que cela l'aide pour autant à résoudre ses problèmes conceptuels : « L'existence de méthodes expérimentales nous fait croire que nous disposons de moyens pour nous débarrasser des problèmes qui nous inquiètent, alors que problème et méthode se croisent sans pour autant se rencontrer¹⁹. »

Quant à Spengler, Wittgenstein critique chez lui l'attribution à toute culture de ce qui ne vaut que pour le modèle adopté. Cela veut-il dire qu'en l'absence de cette erreur, il serait possible de faire de son modèle organique le modèle d'une théorie des cultures à proprement parler, qui justifierait une resdescription des phénomènes et un changement de l'usage originel des expressions ? Ce que Wittgenstein voit de fécond dans l'entreprise de Spengler est tout autre : « Spengler serait mieux compris s'il disait : Je *compare* différentes périodes culturelles à la vie de plusieurs familles ; à l'intérieur d'une famille, il y a un air de famille, tandis qu'il y a aussi une ressemblance entre des membres de

¹⁶ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993, trad. G.-G. Granger, p. 105-106.

¹⁷ *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, Mauvezin, TER, 1991, 4 janvier 1931, p. 140-141.

¹⁸ Cf. Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Paris, Éditions de l'éclat, 1991.

¹⁹ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques, op. cit.*, p. 324.

familles différentes [...]»²⁰ » Ceci étant dit, cela n'exclut en rien l'idée d'une théorie des cultures dont la forme serait déterminée par tel ou tel modèle.

Surmonter une résistance

L'intérêt de Freud et de Spengler est cependant d'une toute autre ampleur. Ils mettent en effet sur la voie de la méthode de Wittgenstein, ou, en tout cas, de certains aspects de cette méthode : le rôle de la comparaison (qu'on peut clairement relier à Spengler), le surmontement de résistances (qu'on peut sans doute relier à Freud, mais qu'on tirera ici dans une autre direction). Or ces deux aspects, comme on le verra dans la section suivante, permettent de penser un usage de modèles en philosophie, du moins telle que Wittgenstein la pratique.

Cela se voit notamment dans la dictée de Wittgenstein à Waismann mais à destination de Schlick, intitulée « Notre méthode ». Son point de départ réside dans la volonté de rendre compte du vague du langage. Or ce qui apparaît, c'est l'ambivalence des images, des comparaisons ou des métaphores censées saisir ce vague du langage :

Il n'est pas facile de se faire de ce vague du langage une idée qui soit à la hauteur. Il joue autour des mots comme l'air autour des choses. Il est la lumière du crépuscule dans laquelle baignent la plupart des significations des mots. Pour mettre devant les yeux ce facteur invisible et pourtant partout présent, l'on voudrait s'épuiser à trouver images et métaphores. Qu'on en retienne au moins une²¹.

Comment est-il possible que, d'un côté, la multiplication des images et métaphores semble sans fin et insatisfaisante, et que, de l'autre, on puisse néanmoins en retenir une apparemment pertinente ? On répondra à cette question en se référant à un autre passage de la même dictée, développé peu après et qui porte cette fois-ci sur l'arithmétique :

Nous voulons examiner un exemple qui jette une lumière sur la méthode que nous suivons. Frege critique l'idée selon laquelle l'arithmétique est un simple jeu de signes. Maintenant il y a dans cette critique quelque chose d'inexact, et il serait bien séduisant de poursuivre cet examen. Mais nous pourrions aussi adopter un tout autre point de vue. Nous pourrions dire : laissons de côté la question de savoir si l'arithmétique est un jeu ou non. Une chose est claire : il doit y avoir ici une certaine parenté car sinon personne ne serait arrivé à cette idée²².

Ici, le choix d'une comparaison s'oppose non plus à la multiplication sans fin des comparaisons, mais au refus des comparaisons : refus ponctuel de Frege de

²⁰ Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, op. cit., p. 68.

²¹ Ludwig Wittgenstein, *Dictées*, op. cit., p. 193.

²² *Id.*, p. 194.

faire de l'arithmétique un jeu de signes, mais aussi refus plus fondamental de la logique de la comparaison dans le fait même de se demander si l'arithmétique est un jeu ou non, là où la question est en réalité : quelle parenté (et quelle différence) y a-t-il entre l'arithmétique et un jeu ?

L'interprétation que nous proposons de ce rapprochement, et que nous exprimerons nous-mêmes en termes métaphoriques, c'est que, dans le premier passage, les images utilisées semblent n'avoir aucune **accroche** (aucun point d'accroche ?) sur ce qu'elles sont censées décrire, parce qu'elles ne rencontrent rien à quoi accrocher, alors que, dans le second, l'image utilisée n'a aucune accroche à cause de la trop grande résistance de Frege.

Parler d'accroche et de résistance renvoie aux analyses par Goodman de la métaphore et la comparaison (qu'il ne cherche d'ailleurs pas particulièrement à distinguer, comme Wittgenstein²³), qui permettent de comprendre plus explicitement ce qui se joue dans les passages de Wittgenstein. En effet, dans *Langages de l'art*, le point de départ des analyses de Goodman réside dans le fait qu'on parle parfois de « couleur froide » ou d'« image triste ». Après avoir rappelé et mis à distance la réponse habituelle selon laquelle ce ne serait là que des métaphores figées, Goodman avance l'analyse suivante :

Pour résumer, une métaphore est une idylle entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant. Dans la projection de routine, l'habitude applique une étiquette à un cas non déjà décidé. Pareillement, l'application arbitraire d'un terme nouveau n'est pas entravée par une décision antérieure. Mais l'application métaphorique d'une étiquette à un objet brave un refus antérieur, explicite ou tacite, de lier cette étiquette à cet objet. Là où il y a métaphore, il y a conflit [...] La métaphore requiert attraction autant que résistance – de fait, une attraction qui surmonte une résistance²⁴.

Le but de Goodman est ici de distinguer deux types d'application ou de projection nouvelle d'un prédicat à un objet : l'application métaphorique se distingue de l'application de routine en ce qu'elle brave et surmonte le refus, la résistance qui s'y oppose.

On comprend alors mieux ce qui se passe dans le second passage de Wittgenstein. Tout d'abord, quand il invite à « laisser de côté la question de savoir si l'arithmétique est un jeu ou non » pour adopter un point de vue comparatif, il demande à passer de l'application littérale du terme « jeu » à l'arithmétique à son application métaphorique. Ensuite, dans ce nouveau cadre, Frege incarne la résistance à cette application métaphorique, et Wittgenstein, au contraire, l'attraction. En effet, affirmer « il doit y avoir ici une certaine parenté

²³ « La différence entre comparaison et métaphore est négligeable » (Nelson Goodman, *Langages de l'art*, Nîmes, Éd. Jacqueline Chambon, 1990, trad. J. Morizot, p. 108).

²⁴ *Id.*, p. 101.

car sinon personne ne serait arrivé à cette idée [de l'arithmétique comme jeu de signes]²⁵ », c'est chercher à rendre attrayante une telle comparaison, par-delà la résistance initiale²⁶.

Les lumières d'un modèle

Qu'en est-il maintenant du premier passage de Wittgenstein ? En un sens, ces résistances existent, sans quoi on ne pourrait dire que sont métaphoriques des affirmations comme « le vague du langage est comme l'air autour des choses », « il est la lumière du crépuscule dans laquelle baignent la plupart des significations des mots ». En un autre sens, pourtant, comme nous l'avons affirmé, la multiplication des métaphores dans ce cas donne l'impression qu'aucune n'« accroche vraiment », ne permet de « saisir vraiment » ce qu'est le vague du langage.

On pourrait avancer qu'en réalité, ce qui est en jeu ici, c'est moins le fonctionnement de l'application métaphorique que sa correction. Là encore, les analyses par Goodman de la métaphore permettraient d'explicitier ce point. Dans sa perspective en effet, la question de la correction ne se pose pas moins pour l'application métaphorique que pour l'application littérale ou de routine : « Les normes de vérité sont à peu près les mêmes, que le schème utilisé soit ou non transféré [application littérale ou métaphorique]. Dans l'un et l'autre cas, l'application d'un terme est faillible, et donc sujette à correction²⁷. »

En même temps, il ne semble pas que, pour Wittgenstein, les images utilisées pour rendre compte du vague du langage soient incorrectes, ni même que la correction soit véritablement le critère. Images, métaphores et comparaisons sont jugées autrement : « Plaçons l'examen du jeu à côté de l'examen de l'arithmétique et laissons l'un jeter une lumière sur l'autre ! [...] Plaçons le schéma contre le réel et laissons le projeter sur lui autant de lumière qu'il projette²⁸. » Autrement dit, le critère est celui de la capacité d'une image à éclairer une obscurité, dans le cas particulier du « vague du langage » la capacité d'une image à « mettre devant les yeux ce facteur invisible et pourtant partout présent²⁹ ». Or les images de « l'air autour des choses », de « la lumière du crépuscule » et même celle d'un « facteur invisible et pourtant partout présent »,

²⁵ Ludwig Wittgenstein, *Dictées, op. cit.*, p. 194.

²⁶ La question de la séduction apparaît d'ailleurs explicitement dans ce passage, à propos des critiques de Frege : « il y a dans cette critique quelque chose d'inexact, et il serait bien *séduisant* de poursuivre cet examen » (*ibid.*, nous soulignons).

²⁷ Nelson Goodman, *Langages de l'art, op. cit.*, p. 110.

²⁸ Ludwig Wittgenstein, *Dictées, op. cit.*, p. 194-195.

²⁹ *Id.*, p. 193.

ne contribuent en rien à clarifier le concept de vague, contrairement à l'image retenue par Wittgenstein :

Imaginons des gens occupés à s'envoyer des balles sur un terrain plat. Certains jouent à quelque chose que nous savons être un jeu déterminé, disons le tennis. D'autres ont peut-être joué au tennis, s'arrêtent soudain, et se mettent à lancer les balles tout droit en l'air. D'autres encore se renvoient des balles sans aucune règle et d'autres encore jouent un bout de temps à un jeu déterminé, s'arrêtent et poursuivent un autre jeu. Si nous disions que chaque jeu doit se jouer conformément à des règles, nous ne dirions pas la vérité. Nous pouvons seulement dire que les hommes jouent parfois d'après des règles déterminés, parfois non. Nous convenons donc volontiers que dans le langage les gens ne jouent tel ou tel jeu *explicite* que dans certains cas et que dans toute une série d'autres cas, ils utilisent les mots sans vraiment suivre un plan³⁰.

La question est moins celle de la correction ou de l'incorrection de cette image de personnes jouant à des jeux différents, plus ou moins déterminés par des règles, que celle de la lumière qu'elle projette sur le vague du langage. En l'occurrence, cette image est particulièrement éclairante.

À partir de là, on peut faire deux remarques. La première concerne le rapprochement avec Goodman, qui ne réduit pas l'intérêt d'une image ou d'une métaphore à leur vérité ni même à leur correction :

La vérité d'une métaphore ne garantit pas, cela va sans dire, son efficacité. Tout comme il existe des vérités littérales triviales, tièdes ou manquant de bien-fondé, il y a des métaphores moribondes, faibles ou tirées par les cheveux. La vigueur métaphorique requiert de combiner la nouveauté et l'à-propos, le singulier et l'évident. La bonne métaphore donne satisfaction tout en déroutant. La métaphore a le résultat le plus convaincant lorsque le schème transféré crée une organisation nouvelle et remarquable plutôt qu'un simple réétiquetage d'une ancienne³¹.

L'important dans une image ou une métaphore, par-delà la vérité et la correction, c'est l'efficacité, c'est-à-dire la capacité à faire voir (autrement) la manière dont les choses sont et sont organisées.

Ensuite, la deuxième remarque nous permet de retrouver le point de départ de cet article, l'usage de modèles, puisque, pour décrire son usage des images, comparaisons et métaphores, Wittgenstein opère un rapprochement avec Boltzmann :

La méthode est pour une part comparable à celle que Boltzmann a proposée, à savoir décrire un modèle physique par exemple un modèle pour les

³⁰ *Ibid.*

³¹ Nelson Goodman, *Langages de l'art*, op. cit., p. 110.

équations de Maxwell, et il est vrai sans la prétention qu'il concorde avec quoi que ce soit. Mais il nous suffira de décrire celui-ci, et après nous pourrons bien déterminer la ressemblance. Le modèle ne pâtit en rien de cela. Il est une chose à part et sert un but du mieux qu'il peut. Ce que par là Boltzmann a réalisé est une sorte de mise au propre dans ses explications. Il n'y a pas à nouveau la tentation de contrefaire le réel, mais le modèle est en quelque sorte là, prêt à montrer ensuite dans quelle mesure il est correct. Et cesse-t-il de fonctionner, il n'en perd pas pour autant de sa valeur³².

Les images, métaphores et comparaisons sont comparables à ces modèles utilisés et défendus par Boltzmann en physique. On pourrait faire l'objection suivante : on a souligné précédemment que, dans ce domaine, les modèles servent de normes d'expression. Mais la conclusion qu'on doit en tirer, c'est plutôt que Wittgenstein, apparemment, voit dans l'usage de Boltzmann un autre aspect, tout différent, qui est qu'un modèle peut aussi être là non pas pour qu'on lui soumette nos descriptions du réel, mais pour mettre au propre nos explications, pour qu'on y voie plus clair. À cela s'ajoute le fait que, si le but n'est pas d'imposer un modèle comme norme d'expression, il n'est pas non plus de décrire correctement la réalité. En effet, un point essentiel de ce passage réside dans l'absence de toute prétention à faire concorder le modèle avec la. Quand bien même le modèle ne concorde pas avec la réalité, il a une utilité et une valeur : éclairer.

On conclura donc en soulignant que, loin de critiquer les modèles (mais qu'est-ce que cela voudrait dire ?), Wittgenstein distingue plusieurs types d'usages de modèles : des usages dogmatiques qui donnent l'impression que l'on doit y plier le réel, d'autres où le modèle sert de norme d'expression, d'autres encore où, sous la forme d'images, de comparaisons et de métaphores, il sert à éclairer par exemple tel ou tel aspect de notre langage ou de nos activités. Est-ce à dire, dans ce dernier cas, que la question de la norme disparaît ? Il est vrai que, dans sa pratique philosophique, Wittgenstein n'utilise ses modèles ni de manière dogmatique ni de manière normative. Cependant, à la lecture d'autres dictées à Waismann et pour Schlick, on peut se demander si cet usage n'a pas un certain effet sur notre langage et ses règles. Dans la dictée intitulée « Traits essentiels et traits accidentels », il aborde en effet le problème de la distinction entre des règles qui seraient essentielles pour le langage, parce qu'elles détermineraient la signification des mots, et des règles qui ne le seraient pas, par exemple les règles d'orthographe. Sa réponse est la suivante :

Mais que veut donc dire cela ? D'où puis-je savoir ce qui appartient à la signification et ce qui n'y appartient pas ? L'erreur se trouve dans la manière de poser la question. Nous avons demandé : quel est l'essentiel ?

³² Ludwig Wittgenstein, *Dictées, op. cit.*, p. 199-200.

Comme si nous pouvions constater ici quelque chose. En vérité, il faut se demander : que voyons-nous comme essentiel³³ ?

Une image ou une comparaison utilisées comme modèles ne servent ni à exprimer ce qui doit être, ni à opérer un simple constat empirique, mais à reconnaître telle ou telle règle comme essentielle, au sens d'une perception qui serait en même temps une détermination de ce qui est essentiel.

³³ *Id.*, p. 208.